

PIERRE DUHEM

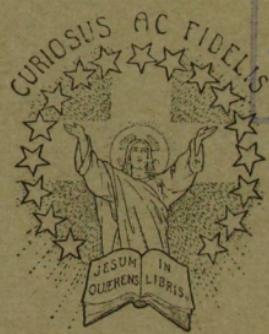
MEMBRE DE L'INSTITUT

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES SCIENCES

MEMBRE FONDATEUR

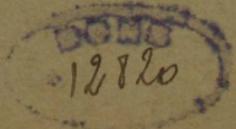
DE L'ASSOCIATION CATHOLIQUE
DES ÉTUDIANTS

DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX



BORDEAUX
IMPRIMERIE WETTERWALD FRÈRES
110, Cours Saint-Louis, 110

1916



Leon Bergeron

Directeur au Grand Séminaire

Directeur de l'Association Catholique des Etudiants

(L. Bergeron)

435, Rue de Saint-Jené

PIERRE DUHEM

MEMBRE DE L'INSTITUT

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES SCIENCES

MEMBRE FONDATEUR

DE L'ASSOCIATION CATHOLIQUE

DES ÉTUDIANTS

DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

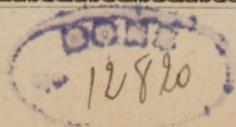


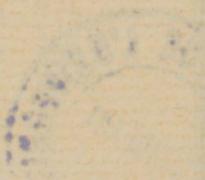
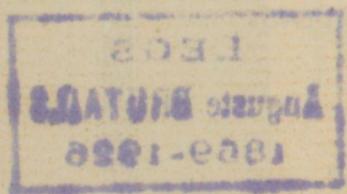
BORDEAUX

IMPRIMERIE WETTERWALD FRÈRES

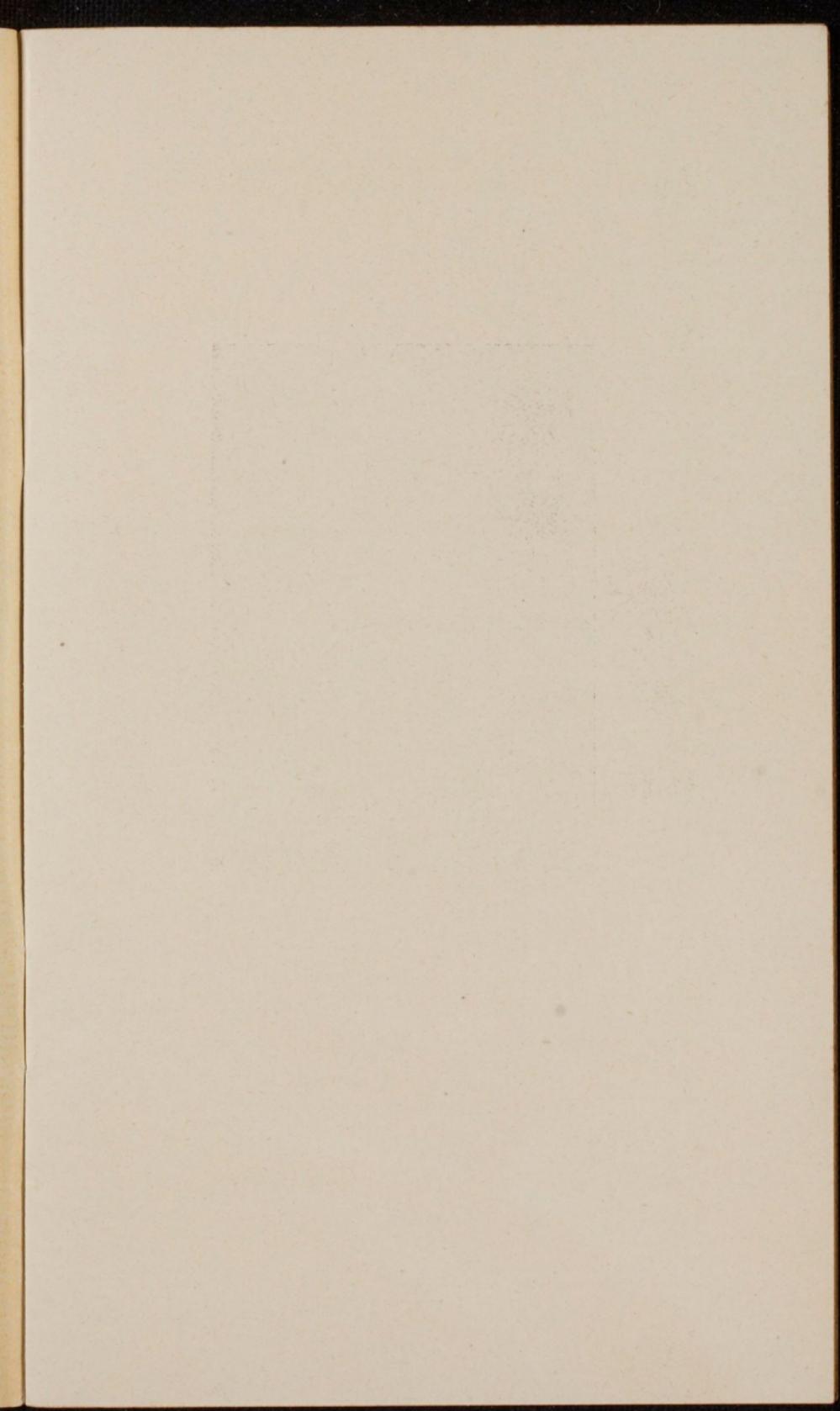
110, Cours Saint-Louis, 110

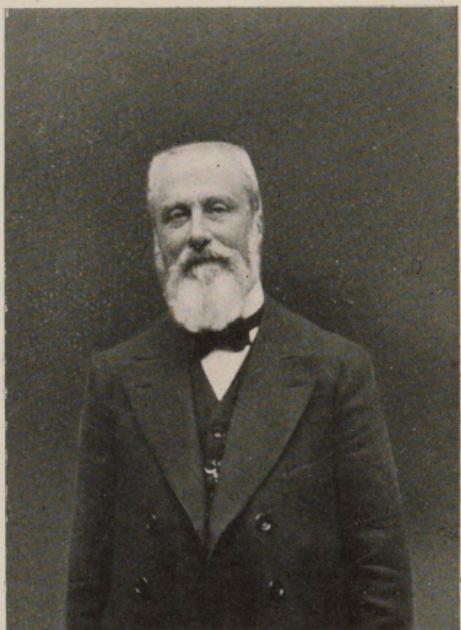
—
1916





1990





PIERRE DUHEM

(1861 - 1916)

AUX ÉTUDIANTS



C'est devant vous, chers amis, que cette allocution a été prononcée. C'est pour vos camarades du front qu'elle est publiée. Je vous dois d'avoir connu et aimé le grand chrétien et le savant éminent que nous avons perdu. Laissez-moi vous en exprimer ici toute ma reconnaissance.

LÉON BERGEREAU,

*Directeur de l'Association Catholique des Étudiants
de l'Université de Bordeaux.*

With these observations, we may proceed to the
subject of the chapter, which is the collection
of the various species of animals, and their
habits, of the several countries, and of the various
parts of the world.

It is evident, from the preceding observations,
that there are probably as many different
kinds of animals as there are species of plants.

MESSIEURS,
MES CHERS AMIS⁽¹⁾,

C'est la troisième fois, depuis le début des hostilités, que l'*Association Catholique des Étudiants* rouvre ses portes. Le retour de nos amis, chaque année espéré, se fait encore attendre. Arrière pourtant toute pensée de découragement, ou même de lassitude. Au point où en sont les choses, si l'on en croit les gens les plus autorisés, renoncer à aller jusqu'au bout serait un crime contre la patrie, un outrage à nos morts, et, pour nos intérêts les plus légitimes, une faute irréparable.

Mais cette prolongation de la lutte qui multiplie les croix de guerre, multiplie aussi les voiles de deuil. On finit par compter ceux qui n'ont pas encore laissé sur le champ de bataille, à défaut de leur vie, un lambeau de leur chair, ou un lambeau de leur cœur. Et tous ces glorieux sacrifices sont le prix du salut commun. Impossible, par conséquent, même si l'on a été jusqu'ici épargné, de ne pas prendre sa part de la douleur universelle. A rester indifférent,

⁽¹⁾ Allocution prononcée dans la Chapelle de la Madeleine, à la Messe des Étudiants, le dimanche 19 novembre 1916.

il y aurait de quoi mourir de honte. Que notre pensée et que notre cœur, franchissant tout de suite cette enceinte, aillent donc porter aux héros et aux victimes de la grande guerre, l'hommage profondément ému de notre admiration, de notre reconnaissance et de notre sympathie. Il faut s'être acquitté de cette dette pour avoir le droit de reprendre le cours de la vie ordinaire, et, pour jeter maintenant un regard sur la place laissée vide, dans nos rangs, par la mort si imprévue, survenue au milieu des vacances, de M. Pierre Duhem, membre fondateur de notre Association.



Qui eut pensé, en Juillet dernier, lorsque nous disions au revoir à ce maître dont le concours nous était si précieux, dont la science faisait notre orgueil, et dont la foi soutenait la nôtre, que nous ne le reverrions plus ici-bas ? Dans son extrême modestie, il avait beau ne vouloir être qu'un « vieil étudiant », nous nous obstinions tous à le trouver fort jeune, d'une jeunesse que nous nous flattions parfois de lui avoir fait recouvrer au contact de la nôtre. Il suffisait de le voir, au milieu de nous, avec son attitude si simple et pourtant si imposante, où se peignait une vigueur physique peu commune, avec son magnifique regard, où transperçait la puissance de son intelligence, la fière indépendance de son caractère, la franche et forte bonté de son âme, avec son entrain, sa gaieté, sa verve intarissable, pour oublier que sa barbe

était blanche, et même qu'il avait passé la cinquantaine. Aussi comptions-nous bien le conserver longtemps encore. Que dis-je ? Habitués, comme nous l'étions, à le voir au milieu de nous, l'idée ne nous venait même pas que nous pourrions un jour le perdre.

Il était, en effet, de toutes nos réunions. Ne lui est-il pas arrivé de partir de Paris le samedi soir, se privant ainsi d'un jour de vacances, qu'il aurait pu passer auprès de sa fille, pour ne pas manquer notre messe du lendemain ? A nos Cercles d'études, où ces derniers temps surtout il se faisait un devoir d'assister, avec quelle exquise bienveillance, il écoutait les pauvres conférenciers que nous sommes, et, sur chaque question, puisant dans les trésors de sa science, que de choses il avait toujours à dire, et si mesurées, et si lumineuses et si piquantes ! Qui ne l'a pas admiré venant les jours de communion s'agenouiller à nos côtés à la table sainte ? A chacun de nos banquets il avait sa place ; et, comme il y redevenait vite le normalien, tout pétillant d'esprit, qu'il avait été autrefois ! Il n'est pas jusqu'à nos excursions dont il ait toujours voulu être. Vous n'avez pas oublié le délicieux compagnon qu'il fût à Verdelais le jour de l'Ascension. D'un pas joyeux et allègre, riant avec l'un, discutant avec l'autre, sur la route de Langon à Verdelais, il gravit le matin les coteaux de la Garonne, puis les redescendit le soir. C'était à qui se glisserait auprès de lui. Chacun l'eut voulu pour soi seul. J'étais dans l'admiration de voir avec quelle simplicité, supprimant sans façon les distances,

ce grand homme se faisait tout à tous, et réussissait à n'être plus pour vous qu'un camarade. Il y réussissait même si bien qu'il vous échappait quelquefois de le traiter comme tel.

Je me rappelle qu'à plusieurs reprises, pénétrant dans notre salle de réunion, avant la Messe du Dimanche, surpris de ne pas l'apercevoir aussitôt, plusieurs demandèrent tout bonnement : où est Duhem ? Certes M. Duhem n'était pas loin. Il était si peu loin qu'il lui arriva d'entendre la question. Le rouge montait au front des audacieux. Mais lui se contentait de sourire. On le sentait joyeux. Il savait bien que ces petites familiarités n'enlevaient rien au respect et à la vénération que nous avions pour lui, mais qu'elles témoignaient de la grande place que nous lui avions faite dans notre cœur. Il n'est pas étonnant qu'il soit devenu l'âme de notre groupement, au point que, parlant de nous, le public en arrivait à dire : l'œuvre de M. Duhem.

A dire vrai, il nous est bien arrivé de songer que nous pourrions le perdre. Il était du très petit nombre de ceux qui, dépourvus d'ambition, vont, malgré leur mérite, s'asseoir modestement à l'extrémité de la table. De voir que le maître de la maison ne s'approchait jamais pour lui dire : « mon ami, je connais qui vous êtes; votre place n'est pas là; montez plus haut », cela nous indignait. L'injuste conspiration du silence qui, en France, semble s'être attachée à son nom, nous était insupportable. Sans doute, il y a quelques années, l'Institut s'était honoré en lui ouvrant ses portes. Mais cela ne nous

paraissait pas suffisant. Alors, nous rêvions du jour où l'étranger, souvent moins injuste que nous envers certains de nos grands hommes, nous imposerait, comme c'est arrivé pour d'autres, cette réputation que, depuis longtemps, il avait consacrée. Nous rêvions du jour, où le Collège de France, revenant à ses traditions d'abriter nos vraies gloires, n'oublierait plus l'histoire des sciences, que, depuis la mort de Tannery, il était seul à pouvoir dignement enseigner. Nous rêvions du jour où, appelé à Paris, il y représenterait si bien la pensée française, et son étoile y brillerait d'un éclat aussi beau que celle d'un Poincaré. A ce départ, oui, nous avons pensé ; bien plus, malgré la perte qu'il nous eut occasionnée, du fond du cœur nous l'avons souhaité, sans oser trop, hélas, l'espérer. Mais à l'autre, jamais ! C'était oublier qu'en face de la destinée les plus grands d'entre nous ne sont que de pauvres hommes. C'était compter sans les surprises de la mort, sans la menace évangélique : je viendrai à vous comme un voleur.

* *

Au début des vacances, comme il le faisait chaque année, il partit pour Cabrespine. Là-bas il retrouvait avec la vieille maison de sa mère, sa fille, c'est-à-dire à peu près tout ce que Dieu lui avait laissé de famille. Infatigable marcheur, il parcourrait, en tous sens, ses belles montagnes, pour lesquelles il avait un véritable culte. Et, au cours de ses promenades, il

s'arrêtait volontiers pour dessiner, avec un talent qui eût pu faire de lui un artiste, quelque paysage dont la beauté l'avait frappé, et sur lequel son regard s'était posé avec amour. Ainsi le petit musée, qu'était sa demeure, s'enrichissait sans cesse de nouvelles œuvres signées de sa main.

Rentré chez lui, il partageait son temps entre la composition de ses livres, la correction des épreuves, la préparation éloignée de ses cours. En plus, cette année, il pensait à l'un de nos prochains carèmes. Le succès de ses conférences sur la science Allemande nous avait fait lui en demander de nouvelles. C'était un devoir, nous semblait-il, d'utiliser son magnifique talent de parole, qui fit dire un jour à un de ses collègues : « Duhem ! Nous débiterait-il la généalogie des empereurs de Chine ? Il nous suspendrait à ses lèvres ! » Et, ces conférences, il nous les avait promises (¹). À tout cela, il faut ajouter les conseils à donner aux paysans. De tous les environs, on venait chez « Monsieur Pierre », comme on l'appelait. L'un ne savait comment s'y prendre pour avoir des nouvelles d'un disparu ou d'un prisonnier. L'autre se perdait dans la complication des démarches à faire pour obtenir une pension ou une allocation. Avec une inlassable bonté, M. Duhem se faisait

(¹) Voici les idées qu'il se proposait de développer : Depuis longtemps déjà la science a cessé d'être une recherche désintéressée pour se mettre au service de l'utilitarisme. C'est là une sorte de péché contre l'Esprit Saint. A cause de cela, Dieu a comme abandonné l'homme. La science s'est alors retournée contre l'homme. C'est par elle, en effet, que la guerre actuelle est la plus barbare de toutes.

leur Providence. A lui seul il tenait, chez lui, un véritable secrétariat des familles. Comment s'étonner que sa mort ait jeté tout le pays dans la consternation ! Elle fut vraiment un deuil public. Chacun tint à rendre au défunt les honneurs funèbres. Et, ne sachant trop comment témoigner leur gratitude à cet homme de bien, gloire de leur petite patrie, ces braves gens, leur maire en tête, décidèrent de l'enterrer au beau milieu du cimetière.

C'est le 2 septembre qu'il ressentit sérieusement les premières atteintes du mal. Au retour de sa promenade habituelle, il manifesta son étonnement d'avoir, en route, été contraint de se reposer. La nuit suivante une terrible crise cardiaque se déclara. Pour ne pas jeter l'émoi dans le cœur de sa fille, il ne voulut point appeler. Mais le matin, malgré son silence, des larmes trahissaient sa souffrance. C'est à peine s'il pouvait parler. Quand on lui demandait s'il souffrait beaucoup, au lieu de se plaindre, il se contentait de répondre : « je fais ma guerre ». Dès sa première visite, le médecin ne cacha pas la gravité du mal. « C'est, dit-il, de l'angine de poitrine ». Le malade reçut le coup sans broncher. Il n'en perdit pas son aimable sourire. Mais, le lendemain, il disait : « Je comprends ; ça signifie : pensez à la mort ». Il y pensa assurément pendant les quelques jours qui lui restaient à vivre, comme en témoigne cette autre parole : « je n'ai jamais demandé à Dieu qu'une chose : de me garder jusqu'à ce que ma fille puisse se passer de moi ». Évidemment cela voulait dire : « Maintenant, je puis partir ». Il ne crut pa

pourtant l'échéance aussi prompte. La grave menace, qui désormais pesait sur lui, l'obligerait à modifier sensiblement sa manière de vivre. Elle ne l'empêcherait peut-être pas de travailler pendant quelques temps encore. « Adieu, écrivait-il à l'un de nous, la veille même de sa mort, les courses dans nos belles montagnes qui m'apportaient aux vacances le repos physique et intellectuel.

Pour le moment, j'en suis aux promenades de cinq cents mètres faites à pas de tortue. C'est le premier coup de cloche de la vieillesse. »

Il en était là, quand, dans la matinée du 14 septembre, par hasard, disons mieux, par une grâce de Dieu, qui lui permit de rendre le dernier soupir dans les bras de sa fille, celle-ci pénétra dans sa chambre. Se trouvant mieux, il prenait son chapeau et sa canne pour aller jusqu'à la poste de son village lire le communiqué de la nuit. Heureux de faire plaisir, il retarda sa sortie, s'assit dans un fauteuil, et parla de la guerre. Tout à coup, un cri, une crispation du visage, un geste (il se prit la barbe avec la main); ce fut fini. Comme un soldat frappé en pleine poitrine, il tombait foudroyé par suite d'une lésion au cœur.

Mort terrible, en vérité, que cette mort subite, belle aussi, puisqu'elle a épargné à cette grande intelligence toute déchéance; mort terrible surtout pour le chrétien qui, par derrière la tombe, entrevoit le jugement de Dieu. Mais ce qui plaide auprès de Dieu notre cause, c'est moins un retour tardif inspiré par la crainte, qu'une vie passée tout

entière dans la fidélité au devoir. Voilà ce qui nous permet de prier pour M. Duhem avec une grande confiance.

Il n'était pas, en effet, de ces opportunistes timides, toujours prêts à dissimuler leurs croyances, pour sauvegarder leurs intérêts, ni de ces lâches inconséquents, qui méconnaissent que la foi est essentiellement une règle de vie, ni de ces chrétiens minimistes, qui réduisent la religion au strict nécessaire, ne voyant en elle, comme l'a dit très bien Pontal, qu'un moyen de s'assurer « contre les problématiques dangers de la vie future. »

Dans une étude d'ailleurs conscientieuse⁽¹⁾, à laquelle il a lui-même rendu hommage, quelqu'un se permit, il y a quelques années, d'insinuer que ses croyances avaient dû influer sur ses conclusions scientifiques. Prenant sa plume, il composa deux articles, qui, avec la synthèse de ses travaux faite à l'occasion de son entrée à l'Institut, sont, je crois, ce qu'il a écrit de plus puissant et de plus beau. Dans ces articles, il fait justice de cette insinuation. Mais écoutez la magnifique profession de foi par laquelle il crut devoir commencer : « Certes, je crois de toute mon âme aux vérités que Dieu nous a révélées et qu'il nous enseigne par son Église; je n'ai jamais dissimulé ma foi, et Celui, de qui je la tiens, me gardera, je l'espère du fond du cœur, d'en jamais rougir⁽²⁾. »

⁽¹⁾ Abel Rey, *Revue de Métaphysique et de Morale*, juillet 1904; p. 699.

⁽²⁾ *Annales de Philosophie Chrétienne*; tome 1, p. 45.

Catholique convaincu, il était aussi, vous en avez été tous témoins, catholique pratiquant. Au fond, l'un ne peut guère aller sans l'autre. Et ce nous est une consolation de savoir que, quelques jours à peine avant de mourir, pour la fête de l'Assomption, dans la petite église de Cabrespine, il fit, une dernière fois, la sainte communion. J'oseraï même dire qu'il était un catholique modèle, car il le fut jusqu'à l'héroïsme. Lui fallut-il marcher sur son cœur en brisant son foyer, du moment qu'il s'agissait du devoir, il ne recula point!...

Veuf, par suite, après deux années seulement de mariage, avec quel soin il s'occupa de l'éducation religieuse de son enfant! Que de fois on le vit, tout près d'ici, à Sainte-Eulalie, assister au catéchisme des enfants de la paroisse, où il se faisait un devoir de conduire lui-même sa fille! De cet unique rayon de soleil qui illuminait son foyer. Dieu ne tarda pas à lui demander le sacrifice. Un drame poignant se joue, en pareille circonstance, dans le cœur d'un père, fût-il le meilleur! Que dire quand l'enfant réclamée est tout ce que l'on a au monde? Mais quand Dieu a parlé, les grands cœurs, les vrais croyants finissent toujours par s'incliner et répondre: Va, mon enfant, puisque Dieu le veut.

Désormais seul, comment, du moins les premiers temps, n'eut-il pas été envahi par la tristesse? Après les repas, les mains jointes sur le rebord de la table, il demeurait longtemps pensif. Quelques larmes indiquaient où allaient ses pensées. Mais, bien vite, il redressa la tête. Continuant de vivre à l'écart,

jusqu'au jour où il vint à nous, il se consacra plus que jamais à ses livres et à ses élèves. Il ne sortait guère de chez lui, que pour aller à la Faculté et à la Bibliothèque, ou pour se rendre aux réunions des œuvres nombreuses, auxquelles il prêtait son concours. On le voyait aussi faire chaque jour une courte promenade. Il en profitait, de temps en temps, pour monter jusqu'à la chambre d'un malade, ou pour pénétrer dans le logis d'un pauvre. La misère des malheureux apitoyait son cœur. Il savait que le loyer est une lourde tâche pour celui qui est sans travail, que l'hiver est rude pour le malade qui n'a pas de bois, et pour le pauvre qui manque de pain. Et, comme il convient aux vrais charitables, Dieu seul peut dire jusqu'où est allée sa charité.

Avant de rentrer pour se mettre au travail, creuser les problèmes de la physique, déchiffrer de vieux manuscrits, passant devant la petite chapelle, voisine de sa demeure, souvent il y pénétrait, pour s'agenouiller quelques instants devant le Saint Sacrement. Oh ! ces prières de M. Duhem chez les Franciscaines de la rue de la Teste, que ne donnerions-nous pas pour en pénétrer un peu le mystère ? N'est-ce pas là, auprès du divin Crucifié, qu'il a puisé, en grande partie, la force de rester toujours debout au milieu des épreuves ? Comme il a dû y bien tenir la promesse de prier pour eux, qu'il faisait aux étudiants, partant pour la guerre, quand il leur disait : que Dieu vous protège ! Et, quoi de plus beau vraiment que de voir ce savant illustre, incliner humblement la tête, devant Celui-là seul qui est la Lumière ! J'aime à

penser que, pour l'aider à poursuivre son œuvre, appréciant, Lui du moins, ses services, Notre-Seigneur lui a fait entendre quelquefois, au fond du cœur, cette parole : je suis content de toi !

* * *

Et, certes, Dieu peut être content de lui. Toute sa vie il a servi la Science avec un labeur, une conscience, un talent auxquels il est impossible de ne pas rendre hommage. Et, en servant la Science, il se trouve que, sur plusieurs points et des plus importants, il a servi aussi la cause de l'Église.

Vous savez combien il a été de mode pendant longtemps, et, qui oserait dire que cette mode est passée ? de dresser la Science contre Foi, et de ne voir dans le Moyen-Age qu'une époque de ténèbres. M. Duhem grandissait au moment où Renan, croyant avoir dressé en bonne et due forme l'acte de décès du catholicisme, proclamait que la Science désormais nous donnerait le mot de l'énigme. Berthelot, partageant la confiance de son ami en l'avenir de la Science, et croyant, comme lui, que les chrétiens ne vivaient plus que du parfum d'un vase vide, déclarait bien haut qu'il n'y a plus de mystères. Taine venait d'écrire, sur l'époque des grands docteurs du moyen-âge, cette sottise : « Trois siècles au fond de cette fosse noire n'ajoutèrent pas une idée à l'esprit humain⁽¹⁾ ». Le scientisme faisait fureur et multipliait

⁽¹⁾ *Histoire de la littérature anglaise*; tome 1, p. 225.

les victimes. Malgré l'autorité des maîtres qui la propageaient, M. Duhem ne se laissa point prendre au mirage de cette fausse science. Appliqué à la physique théorique, la science de son choix, pendant plus de vingt ans, avec la prodigieuse puissance de travail qu'il possédait, il en creusa successivement tous les problèmes. Et il en est bien peu sur lesquels il n'ait pas apporté des vues profondes et nouvelles.

Après cela, il se crut à même de faire un peu de synthèse. « Dix ans d'analyse pour un de synthèse » avait-il coutume de dire. Au conseil qu'il donnait il fut fidèle. Il se mit donc à réfléchir sur la valeur des lois de la nature et des théories qui les rassemblent, les classent, les unifient, aident à en découvrir de nouvelles et en prolongent la portée. Et, il écrivit son beau livre sur « la théorie physique », où il se montre aussi profond philosophe qu'excellent physicien. Pour lui, les théories des physiciens sont plus commodes que vraies. Néanmoins elles peuvent donner une certaine connaissance de la vraie nature des choses. Et cette vraie nature des choses, qu'au terme de ses travaux il entrevoyait, loin d'être conforme au vieil atomisme, plus ou moins sous-entendu par la plupart des savants incroyants, se rapproche, au contraire, de ce qu'en a pensé Aristote.

On a pu s'y méprendre tellement M. Duhem a insisté sur les parties caduques du péripatétisme. Mais voici exactement quelle a été sa pensée. « Celui qui parcourt à la hâte les œuvres des péripatéticiens... aperçoit un système vieilli, usé, délabré, dont les

contrastes avec la Physique actuelle sautent aux yeux. Tout autre est l'impression de celui qui creuse davantage... il découvre les pensées profondes qui sont au cœur même de la cosmologie péripatéticienne... bientôt entre leur aspect rajeuni et notre thermo-dynamique se manifeste une saisissante ressemblance (¹).

En marquant ainsi les justes limites de la science qu'il connaissait, il a contribué à faire évanouir les fols espoirs qu'on avait mis dans la Science. Par l'analogie qu'il a découverte entre les enseignements de la physique et la philosophie d'Aristote, il a fortifié, sur plusieurs points, la confiance que l'Église a mise, avec ses plus grands docteurs, dans ce qu'il y a d'essentiel et de conciliable avec la foi chez ce philosophe.

Conduit à cette conclusion par ses propres recherches scientifiques, il voulut en éprouver la solidité, en lui faisant subir le contrôle de l'Histoire. Se laisser hypnotiser par les faits et les lois qui retiennent plus particulièrement l'attention des savants d'une époque donnée, c'est s'exposer à faire œuvre trop étroite, et à ne construire que des théories fausses. Une théorie a d'autant plus de chances d'être vraie, qu'elle embrasse plus de faits et plus de lois. De là, l'intérêt de parcourir l'histoire de la physique, d'assister à sa naissance, et de la suivre dans tous ses développements jusqu'à son état actuel. C'est pour cela que M. Duhem écrivit sa magistrale « *Histoire du*

(¹) *Annales de philosophie chrétienne*, tome 1, p. 155.

système du monde de Platon à Copernic». malheureusement inachevée. La mort l'a surpris en train de corriger les épreuves du cinquième volume, et il devait y en avoir au moins dix. Quand retrouvera-t-on pour la continuer un historien d'une érudition aussi vaste et aussi sûre, un lettré d'un goût aussi fin et aussi délicat ?

Et que lui a révélé cette histoire ? Elle lui a révélé que de l'antiquité à la Renaissance, à travers tout le moyen-âge ; puis, de Galilée à Descartes, de Huyghens à Leibnitz, de Newton à Laplace, de Sadi-Carnot à Helmholtz, le progrès de la physique s'est accompli par l'emploi de la méthode qu'il n'a cessé de préconiser, et dans le sens de la théorie qu'il a exposée. Elle lui a révélé qu'entre les vrais enseignements de cette science et les doctrines essentielles de la Cosmologie péripatéticienne, il y a toujours eu une saisissante analogie. Et c'est d'autant plus étonnant que beaucoup des plus grands physiciens ont été étrangers à la philosophie d'Aristote. Voilà une conclusion, confirmée par l'*Histoire*, dont l'importance, j'espère, ne vous échappe pas.

D'autre part, ces vastes études historiques lui livrèrent à peu près tous les secrets du Moyen-Âge, Juif, Arabe, Chrétien. Familiar avec les Maîtres chrétiens de cette époque, il renouvela l'idée qu'on s'en faisait jusqu'ici. « *Le trou noir* », dont a parlé Taine, ne lui a paru noir qu'à cause de son ignorance. En réalité, les hommes d'alors ont eu une immense curiosité; ils ont joui dans l'Église d'une grande liberté; ils ont fait preuve, et dans des

recherches proprement scientifiques, fondées, par conséquent, sur une rigoureuse méthode d'observation, de toutes les qualités du savant. Et cette Science, qu'on croyait le fruit d'une espèce de génération spontanée survenue à l'aube des temps modernes, leur doit beaucoup de ses plus belles découvertes. Comme l'a dit M. Dufourcq dans l'étude qu'il a consacrée à l'œuvre de M. Duhem : « Les travaux de M. Duhem établissent, avec preuves à l'appui, que les principes sur lesquels repose la science moderne ont été formulés avant Newton, avant Descartes, avant Galilée, avant Copernic, avant Léonard lui-même par les maîtres de l'Université de Paris au cours du XIV^e siècle (¹). »

Mais ces Maîtres du moyen-âge étaient à peu près tous de grands croyants. Pour eux, point de conflit entre la Science et la Foi ; au contraire, une harmonie profonde. Il faut presque arriver au XVIII^e siècle pour voir éclater nettement le conflit. Et ce conflit ne se serait point produit, si les savants, restant dans leur domaine, ne s'étaient pas écartés de leur voie. M. Duhem l'a bien vu. C'est pourquoi, savant éminent et catholique convaincu, il a pris place dans cette lignée de belles intelligences, qui, de tous temps, ont pensé que servir la Science n'empêchait pas de s'incliner devant la Foi.

Il en était tellement persuadé, qu'au mois de juin, parlant au groupe des étudiantes catholiques, il leur disait son espoir d'assister, après la guerre, à la

(¹) *Revue des Deux Mondes* ; 15 juillet 1913 ; p. 349.

renaissance chrétienne de la science, et, par suite, à la réconciliation de la pensée française avec la pensée chrétienne. « Ce qu'on vit au moyen-âge, ce qu'on vit au siècle de Pascal et de Bossuet, n'allons-nous pas le revoir ? »

Hélas, si cette réconciliation doit se produire, si cette renaissance doit avoir lieu, il n'en sera pas le témoin. Du moins, il y aura beaucoup travaillé. Et, c'est à vous, mes chers amis, qu'il appartient de poursuivre cette tâche. Je ne vous dis pas : « *quod isti et istæ, cur non ego !* » Ce que saint Augustin pouvait appliquer à la sainteté, parce que nous y sommes tous appelés, ne peut être appliqué également à la science, qui n'est pas le lot de tout le monde. Mais, que chacun, suivant ses moyens, s'efforce d'y travailler !

Vous m'excuserez de passer si vite sur l'œuvre de M. Duhem, après m'être attardé à vous parler de sa vie, et à vous raconter ses derniers moments. J'ai cru ainsi répondre mieux à vos désirs. Mais son œuvre est si belle, et, elle compte pour nous des enseignements trop précieux, pour que nous n'y revenions pas. En attendant, puisque aujourd'hui nous avons voulu avant tout prier pour lui, et célébrer sa mémoire, permettez-moi, pour finir, un hommage particulier.

* * *

C'est votre Association qui m'a fait connaître M. Duhem. Depuis quatre ans nous avons vécu

bien près l'un de l'autre. Ces deux dernières années, il ne passait guère de semaine sans franchir plusieurs fois la porte du Séminaire. Je ne puis dire tout ce que je dois à ses nombreuses conversations. Incroyable est le nombre d'idées qui tombaient de ses lèvres, et dont j'essayais de faire mon profit. Naturellement l'Association était souvent en cause. Combien précieux étaient alors ses conseils et ses encouragements ! De l'Association il arrivait à parler de ses élèves. J'ai pu ainsi constater que ce maître remarquable se doublait pour eux d'un véritable père. Et à la fin, tout à la fin, il entr'ouvrira quelquefois un coin de son âme.

De tout cela, le souvenir que j'aurai le plus de joie à conserver, c'est celui du travailleur solitaire, pour lequel la vie eut de si rudes coups, qui voulut bien m'honorer d'une amitié très forte et très sûre, et, qui fut heureux, je crois, pendant ses dernières années, de venir causer avec un prêtre, qui avait pour lui une grande admiration et lui était profondément attaché.

Aussi, à la nouvelle de sa mort, vous surtout qui l'avez plus particulièrement connu, et à qui j'ai vu verser des larmes, vous avez pu constater combien mon cœur a pleuré avec le vôtre ! Il m'a fallu du temps pour me faire à l'idée que je me remettrais à la tâche sans lui. Dans les familles que la mort vient de frapper à la tête, les plus jeunes, et surtout ceux qui viennent ensuite à la vie, ne connaissent guère les disparus que par ce qu'ils en entendent dire. Ils écoutent, avec émotion, et éprouvent, pendant un

moment, du chagrin. Puis, bien vite, ils retournent à leurs jeux bruyants et joyeux. Les aînés, surtout ceux qui restent pour guider la famille, sont obligés désormais de faire effort pour sourire. La pensée des morts ne les quitte pas. Ils avancent dans la vie comme accompagnés d'une ombre. Voilà ce que j'ai beaucoup éprouvé, et vous, j'en suis sûr, avec moi, depuis la mort de M. Duhem.

Mais en me rappelant combien il sut s'oublier pour être avec nous ce qu'il a été, j'ai repris courage. Et je reviens à vous bien décidé à suivre de mon mieux son exemple; bien décidé aussi à travailler, s'il le faut, et, si je puis, pour deux, afin que son œuvre vive. Dieu, d'ailleurs, ne nous abandonnera pas. Il resserrera les liens qui nous unissent à ceux de vos maîtres que nous avons le bonheur de compter parmi nos amis; et, qui sait même, si pour nous dédommager de la perte immense que nous avons faite, il ne nous en enverra pas de nouveaux?

En tout cas, voici plus que jamais quel sera mon rêve. Il sera de faire que vous trouviez tous ici un prêtre qui vous aime, et qui vous comprenne, un prêtre qui vous aide à conserver, avec le bienfait de la foi, l'auréole que met au front du jeune homme une vie profondément chrétienne.

